

---

*ALAIN BADIOU*

TRAJECTOIRE INVERSE

★ ★

# PORTULANS

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

---

DU MÊME AUTEUR

*Aux mêmes éditions*

TRAJECTOIRE INVERSE

\*

Almagestes

---

© Éditions du Seuil, 1967.

ISBN 978-2-02-118389-4

*Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.*



*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).*

---

# T

Couverture

DU MÊME AUTEUR

Copyright

Prologue

I - Composition d'un désordre

A - Torrent

B - Tarots

*I - "Claire s'évadait des forces de l'image"*

*II - Le Portulan*

*Parenthèse : Du Portulan*

*1 : Tellier, ou l'œdipe inversé*

*2 : Claire, ou l'explication des idéaux*

*III - "Prenez-soin de lui... un dernier regard."*

C - Terrasse

*I - L'origine de Pierre, telle que Tellier l'a racontée à Dastaing*

*II - L'origine de Pierre telle que Bérard l'aurait racontée à Stéphane*

D - Tir

*I*

*II*

*III*

*IV*

*V*

VI

---

VII

VIII

IX

IX bis

IX ter

X

XI

XII

XIII

XIII bis

XIII ter

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

XX

XXI

XXII

XXIII

XXIV

XXV

XXVI

II - Décomposition d'un ordre

A - Nuit

*I*

---

*II*

*III*

*IV*

*V*

*VI*

*VII*

*VIII*

*IX*

*X*

*XI*

*XII*

*XIII*

*XIV*

*XV*

*XVI*

*XVII*

*XVIII*

*XIX*

*XX*

*XXI*

*XXII*

*XXIII*

*XXIV*

*XXV*

*XXVI*

*XXVII*

XXVIII

---

XXIX

XXX

XXXI

XXXII

B - Novation

*I - La famille de Dastaing telle que Bérard l'a décrite à Pierre*

*II - La famille de Dastaing telle que Tellier l'a racontée à Stéphane*

C - Neiges

*I*

*II*

*III*

Postface

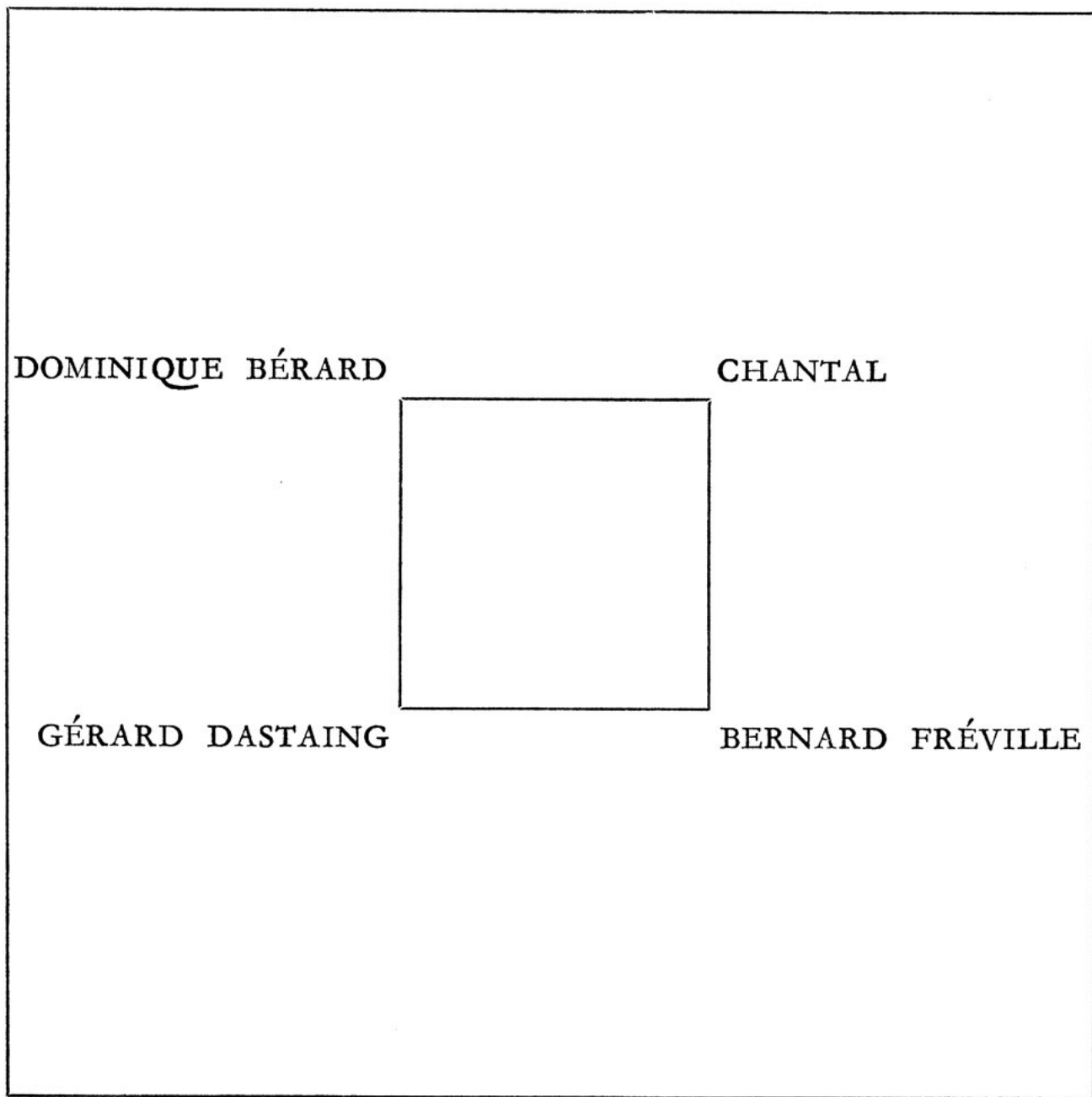
---

**LE LECTEUR**  
se souviendra de la disposition des Personnes :



CLAUDE TELLIER

CLAIRE FRÉVILLE



PIERRE

?

(STÉPHANE)

---

# Prologue

---

LA MER, devant lui, soulevait l'ombre, coque gonflée de ses mâtures ployait en force d'eau, au bas des sables, des étraves si leur choc fait sourdre un vent d'aube en boiseries résorbé et qui décharge, au ras de la nuit, tout un matin faux. Stéphane regardait la nuit cerner la mer. Il regardait son regard. Inégalable image, Moi ! et père des autres, immolesté. Il naissait des rémiges, trop de ducs tournant sans cri, et qui, par-delà les pins, flottaient une seconde sur la mer. Il y avait ce glissement des pentes jusqu'aux pierres d'un golfe l'eau retirée. L'algues déployée sur fond de barques. Sous la lune dérivait de cérémonieuses pourritures. Stéphane au tranchant, réel de son absence, entre la nuit et cette porte orange, d'où venait tout le bruit de leur joie restaurée. Il occupait le seuil. Il devinait l'eau, derrière les voiles, les signes noirs scintillants. Il s'adossait à la musique : la nuit s'achève et son idée jamais éteinte. Le rectangle jaune du rideau, reculait comme une bouée de filet lumineuse l'ombre. Stéphane. Entre mer et chant. La voix traînait :

“Comme une flamme dans la mer renversée  
Quand on est deux le troisième regarde  
Nul ne se tient sur ses gardes  
Toi le guetteur toujours seul  
Témoin seul  
Trois moins deux dans ta barque percée...”

Chanson pour lui, la forme de leur force. Il reconnut Claire. Qui aurait prétendu, six mois plus tôt, qu'elle saurait chanter un jour, une nuit ? Tous étaient là : Chantal, Claire, Bérard, Tellier, Dastaing, Pierre, Fréville. Et Stéphane était là, créé par la différence entre leur éclat et la nuit. La différence. Eux, renoués, la Nature.

*MOI, Fréville, j'étais mort, peut-être, dès le début. Je veux dire que trop d'autres pesaient sur moi pour ne me pas inciter à les joindre selon des ruses dont à la fin risquait fort de sortir ma propre immobilité. Quand il fallut assurer mon règne... Claire, et Chantal, ce fut la première paire. Ai-*

*bien fait de mal choisir ? Je me suis préservé, je me suis ménagé. J'ai sans aucun doute gagné  
temps. Mais qu'y faire ? Après tout, le Cortase décline en même temps que moi. Le sable où  
m'échoue je ne l'ai pas inventé.*

LA FALAISE très loin, dernière ligne blanche, proliférait la nuit dont l'eau sonne  
commençait l'exode de Stéphane, il allait s'en aller avec le jour. Il pressentait au remuement  
des chaînes sur le quai, aux craies visibles, la future lumière où disparaître, dans ce progrès  
de l'arc fiché sur le matin des sables. Et Stéphane était l'essence de la nuit, figurant sa  
prescience d'être achevée. Tout contre la chaleur joyeuse des autres, cette béance ocre  
filtrait la chanson, pour conduire au sommeil du matin leur alliance, cette nuit d'existence,  
se savait savoir une Nature qui se sait finissante. Il fit quelques pas vers la mer. Le sable était  
froid. La voix de Claire, dans son dos :

“Comme une flamme dans la mer renversée  
Quand on est cinq flotte un sixième  
Nul ne sait plus si on l'aime  
Toi le meilleur toujours fou  
Témoin fou  
Six moins cinq sur ton sable glacé”

Tous les autres rythmaient le chant, lentement, mains frappées, le blues achevait dans  
rideau qui masquait l'ouverture la perte de ses angles, il prenait la couleur jaune. Qu'ils  
soient heureux ! Stéphane fit encore quelques pas. Il se voulait l'arche mouvante entre  
chant et l'obscurité. Quoi ?

Stéphane faillit se retourner. Étaient-ils vraiment sept ? Pourtant...

*JE n'ai pas un mauvais métier. Dévoué aux étoiles, je reste bien placé pour oublier l'Histoire  
quand il me plaît. C'est figure d'éternité, cette platitude me désigne aussi bien. Acte et art  
pouvaient guère demeurer indivis. Même ceux qui furent mes insignes. Pierre et Dastaing la seconde  
paire. Ai-je eu raison de perdre celui qui ne se perdait pas ? Où est-il aujourd'hui ? Sans feu ni lieu  
Il n'a jamais rien accepté, c'est lui le grand coupable. A moins que la faute ne soit précisément  
d'accepter, je sais, je sais. Mais le Cortase est ce qu'il est : aux arrière-gardes du monde, il faut  
suivre, ou être mangé par le désert. J'ai deux fils qui répéteront, s'ils le veulent, drle an  
insaisissable dont je me suis retiré.*

---

LA DUNE la plus haute ensevelit la lumière derrière le hérissément des pins. Mome d'ombre, il n'y a plus que le clapotis pour se guider. Le carré orange de la porte, mais, n'est plus la voix de Claire, ce n'était peut-être pas elle. L'électrophone. Plus de mains. La maison quand Stéphane s'en éloigne flotte trop tôt vers le matin, fête qui là-bas se défait quand ses pas s'inscrivent sur le sable détrempe il n'est plus seul, la différence qu'il devena dans la nuit unité se dissout. Sont-ils *vraiment* sept ? Il lui semble voir une ombre courir, droite, le voile de la porte un moment soulevé comme un flash sur les remuemen portuaires. Stéphane avance vers le quai. Son dos porteur d'hommes il tourne un visage ve la mer. Les guitares mangent une voix fade, par bribes, il retrouve la phosphorescens ensablée, la ligne de calcaire, et, dans son dos, la maison sous sa charge de sept joies nouée Fréville, Dastaing, Bérard, Chantal. Et puis Pierre, Tellier, Claire. Il présidait aux fastes p l'Absence. Maintenant sur les premières dalles de la digue l'eau réconciliée il entend ressaisi monotone, la voix :

“Mais quand on est sept je te vois  
Mon amour debout vers le feu  
Le huitième n'est pas un jeu.  
Tu remues dans la mer, toi, si lent !  
Tu naîtras sur un Portulan.  
Sept pour faire huit est bien assez :  
Une flamme dans la mer renversée.”

Cette fois, quelqu'un passe. On ne voit rien. Qui courait. Le quai, ses pierres clapotante Une silhouette à droite, vers lui, loin de lui. Passée. Les bateaux soulevés, nuit.

*JE ne m'occupe plus guère de ce que devient mon époque. Entre l'Observatoire et ma villa de banlieue, j'oublie même, tout en marchant, d'exercer mon regard. Chantal m'attend toujours, c'est ce qu'il me suffit de savoir. Dans la grande pièce claire, je retrouverai l'écriture du monde, longueur de bois blanc. Mes fils rentreront bientôt. A quoi se préparent-ils ? Bérard et Tellier, troisième paire. A bien y repenser, j'ai dû hésiter trop longtemps. Qui peut me reprocher d'avoir entre la répugnante maladie d'un corps et la dérive d'une conscience, tranché pour un arbitra matériel ? L'autre s'est enfui là où nul ne pouvait le suivre, au plus secret de ses articulations anciennes. Après tout la folie n'a plus, comme autrefois, d'assises signifiantes. Notre monde est trop lisse.*

---

LE VENT disperse son reflet entre deux câbles d'amarrage, qui courait au ras des grandes pierres nues, né vers la faille et la craie pour enfin dissiper Stéphane avant le jour, son double portuaire à l'épreuve des violences. Ainsi j'ai fondé leur empire contre la force, non contre la douceur, et quand je vois s'éloigner ce signe orange, dans la nuit dont je procède, je songe à retourner vers eux, vers moi. Sont-ils sept ? On passait. Depuis hier, rien ne les sépare, rien qui ne vienne d'eux, sinon le calme vert où leur demeure de nuit clôt leur joie, et où, venant d'ailleurs en trajectoire inverse, peut-être, le principe de leur indivision...

“Sept pour faire huit est bien assez  
Une flamme dans la mer renversée.”

Que c'était loin ! Il se retourne vers l'ouverture voilée d'ocre c'est à peine s'il la voit. Il n'entend le chant de personne. Ils sont partis. Stéphane regarde l'eau du port, il pense qu'il n'y a que l'électrophone braille seul, dans une pièce vide, qu'ils sont en fumée, qu'ils se haïssent, qu'ils s'effacent, qu'ils avancent sur la digue. Je n'étais pas le Père entier pour fonder la nature et la loi. La nature m'emporte, me déporte. Quelle nuit succulente aux confins ! Arrêtez.

*JE n'ai plus rien à vous confier. Je persévère. Oui, cette histoire est la mienne. Elle a bien fait tourner autrement : si Stéphane était venu... Mais le pouvait-il ? Depuis le début, il m'a semblé qu'on ne comptait que sur moi. C'est ce que je dis souvent à Chantal, à Dastaing et à Bérard, quand nous évoquons cette étrange période : il se passait quelque chose qui me concernait directement, qui les concernait ensuite, par l'importance de la mise qu'ils figuraient. Mais les autres, Pierre, Claire, Tellier ? Que faisaient-ils dans cette affaire ? Je me dis parfois que ce qui leur advint est un épilogue de justice, un épilogue raisonnable et satisfaisant. Épilogue ainsi fort isolé : les villes exténuantes et les campagnes rabougries du Cortase m'ont toujours paru composer un espace d'injustice. Nous avons joué nos rôles dans bien des îles dont il ne reste rien.*

Stéphane n'a pas eu le temps de savoir. On le pousse. Il était tout au bord de la digue, s'absentait dans les étraves. Il fracasse son image. Et c'est la glissade dans son propre froid. Il n'y a pas à se cramponner aux pierres de la digue, couvertes d'algues. Trop, c'est trop. Stéphane exactement au fond de l'eau. On ne voit rien. L'électrophone, par la fenêtre déchirée, braille la fin de la chanson :

Stéphane est posé immobile, les yeux ouverts, sous la pierre obscure des eaux. Les premières  
stries du matin. Il est à la renverse. Chute du poème :

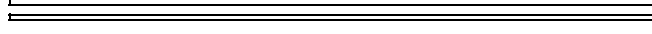
Sept ôté de huit égale zéro !”

*JE (si l'on peut dire je) résulte de ce livre.*

---

I

# COMPOSITION D'UN DÉSORDRE



## Torrent

---

LE TORRENT. Rompue d'eau disjointe la loi vaille que vaille au fil de ses bols et cuvettes, sous l'égide débonnaire de la grand-mère de Chantal. L'ordre qu'ils révoquent à double corne de sapins. Fermeture syllabaire au plus haut des vallées. Histoires de chamouilles troubles, de coqs de bruyère, chassés pieds nus pendant des jours, par Frédéric-le-taciturne. La lune, fixée selon gel à leur fenêtre, sous les poutres. Calendrier. Il y avait partout l'odeur des vieilles pommes.

CLAIRE ET BERNARD signaient ce pacte tous les ans, avant de partir au Dorlos. Madame Fréville embrassait sous sa condition. Oui, ils se laveraient au moins les pieds tous les jours. Et les ongles. Bernard, dont la soumission fondatrice à toutes les règles était encore obscure, opposait une résistance opiniâtre à cet ordre. Sa sœur, investie des puissances de l'âge, entendait en assurer coûte que coûte l'exécution. Selon l'expression même de Claire, l'affreux gamin ne se rendait jamais sans "faire pisser tout droit ses larmes". Elle avait composé sur ce thème un exercice rhétorique qui variait (vivement) les adverbes, et se terminait ainsi :

“... Ses larmes malheureusement  
Pissent horizontalement.”

LE SOUS-BOIS pourtant fenaison d'une force, le souvenir anticipant des giroflées débusquées dans la pourriture, sur son versant s'ils vont parmi les mouches, leur draperie préside graminare au recours du chemin, contre silence moisi, pas spongieux, devenu grandissant qui dicte, au bas de la pente, le grondement voilé de feuilles, par les dons de ce jour, de nul autre, — on se lasse des pleurs, donc des règles.

BERNARD avait conquis le droit de ne se laver qu'un seul pied, et c'était encore propre de querelles, car au moment de tremper sur ordre le pied gauche dans la cuvette, si la veille avait consacré le droit, il prétendait que justement — il s'en souvenait très bien — il s'était lavé hier, savonné d'abondance celui-là, et non l'autre, comme sa sœur l'affirmait. Il ajoutait, de Bérard, les fioritures du menteur. L'eau avait giclé partout, tu t'en souviens bien, c'était



marrant, même que t'avais dit que c'était comme les poissons bleus qui crachent. n'entendait pas se laver deux fois le même pied en vingt-quatre heures. C'était exclu. Sa sœur ripostait que, bon, il n'avait qu'à laver l'autre, le droit si ça lui chantait, en tout cas un pied. Bernard simulait alors la colère, accusant Claire de ne pas savoir ce qu'elle voulait. Ne l'avait-elle pas, tout à l'heure, donné l'ordre de se laver le pied gauche ? Et maintenant elle passait sans raison au droit. C'est cousu de fil blanc ! hurlait-il. Elle essayait, avec ce truc, de lui faire laver les deux pieds. Eh bien ça ne prenait pas ! Il trépignait, bientôt convaincu par sa fausse fureur, et au bord des larmes. Claire, très douce, essayait de clarifier la situation. "Écoute, si tu t'es lavé hier le gauche, aujourd'hui tu dois laver le droit. Si tu t'es lavé le droit, lave-toi le gauche !" Conférant parfois à la règle maternelle un arbitraire loufoque, c'était encore promesse de torrent, elle ajoutait : "Je te laisse choisir." "Mais, gémissait Bernard, j' veux aucun pied !" Il s'asseyait en tailleur, blond et gros, et versait dans la cuvette un reflet de martyr. Larmes du poème : Il se noyait en tant qu'image.

CLAIRE n'aimait pas le voir pleurer, ça la "mettait en boule". Elle le malmenait, cherchait à s'emparer, sous les fesses de son frère, des objets du litige, pour les tremper dans l'eau, fût-ce le temps d'un symbole.

BERNARD murmurait "qu'à force, il allait *tout dire* à Maman". C'était le signal obligé de la négociation. Car le silence qui retranchait l'enfance de la loi, invoqué sous les espèces de cessation, rétablissait l'honneur d'être frères. Claire proposait de vider sans plus attendre la cuvette dans les cabinets, cependant que Bernard magnanime, soucieux du geste déjà plus qu' de l'acte, et surtout d'un triomphe ultime, trempait enfin dans l'eau deux pieds crasseux. Ainsi tous les matins, rêvant par en dessous des forêts, dans l'imminence de l'eau véritable, ils avaient à se rejoindre à travers fureur et byzance.

LE CHEMIN basculait, passé la scierie en ruines dont ils taillaient les ronces pour chercher, dans les poutres molles et les ferrailles, quelques cadavres secs de coléoptères, vers le pont, puis se cabrait sur les éboulis de l'autre versant, se perdait soudain sous un frêne, ils se taisaient, et produire ce miracle d'uriner dans une poche d'eau, à l'écart du tranchant torrentueux, voyant sous le jet s'éclaircir en gerbes alevins et têtards, sans farce ni gaieté, mais avec une émotion que jamais la suite des semaines ne pouvait entamer, et que, peut-être, nous ne retrouverons à cette officieuse pureté *d'ouvrir le jour* que toute fadeur enfante morte.

L'ILE. C'était fable à grand voile. Claire bondissait de rocher en rocher, s'épongeant aux crêtes flaque rouge, puis revenue très haut totem sur les boules échouées. Bernard suivait sous les arches une piste prudente au-dessus du bouillon pâle, sa charge latérale de galets de souche, collé contre un abrupt de lierre et de racines suintantes. Il gardait un œil vers les descentes de sa sœur, mi-glissées, mi-sautées, parce qu'il espérait "la voir", comme il avait avoué au cours d'un palabre ésotérique, le soir, visitation clignotante.

LES FEUILLES en arceaux divisaient le torrent, par enfouissures ou détrempes, leur règne

à gauche, nattes de pénombre vers des hauteurs de roches malades, fendues, gorgées de terres farineuses, les branches se suspendaient dans l'exhaustion moussue, s'enlevant et retombées successives par pendeloques de clématites, et qui lâchaient en paquets mous la pourriture végétale ou la craie. En surplomb, on devinait les poutres du vieux barrage attenant à la scierie. Le torrent s'y détruisait en éventail à travers des filets de branches mortes, et creusait un de ces fameux "trous" qui sont les repos de l'eau vive. Ils s'inquiétaient du traité qu'elle passe avec l'Image inverse : le Marais. Ils mesuraient ce cercle noir scintillant d'écumes et de bulles, où vivaient, disait-on, plusieurs truites gigantesques, centenaire et imprenables. Pour Claire et Bernard, ces monstres figuraient le malaise dont ils étaient pris lorsqu'à l'extrémité de leur île, perchés sur des pierres, dans le filtre vert et l'enfoncement des galets, ils apercevaient en amont la glace large et sombre où la cascade étrangement s'effaçait. Frontière des natures habitables : nous ignorons ce qui existe de l'autre côté du barrage, et quand Bernard proposait à Claire de "nager dans le trou" ou de "grimper sur le barrage", elle devait mimer une peur enfantine, exister pour eux l'enfance selon ces signes cohérents qui provoquaient leur mère à dire : "fais pas l'enfant", signes joués, haïs de toute cette fureur dont l'enfance s'accable, mais à l'efficacité reconnue. Et Bernard s'obligeait à traiter Claire de "poule mouillée" pour sceller négativement sa participation à l'interdit dont il feignait de se déprendre.

"L'EAU TERRIBLE" apprivoisait l'eau toute proche. Ils s'habituèrent à ses rebonds, ses profondeurs suspectes, malgré l'horreur craintive de Bernard pour les roches ou les souches immergées dont "on voit pas le dessous". Sur le bras le plus calme, ils avaient édifié un digue de pierres, de branches et de mottes d'herbes. Mais les "plans" toujours subtils et recommencés de Bernard se heurtaient aux caprices de Claire, qui était la plus forte, donc la plus utile, et abandonnait sans crier gare le charriage des rochers pour poursuivre un lézard ou profiter d'une absence de son frère pour achever rapidement l'ouvrage selon des perspectives que Bernard désapprouvait. Conflit chronique du concept et de la force, imprévisible ou nonchalante, qui servait de trame à leurs jeux du matin.

BERNARD entendait prouver que, seul, il pouvait donner corps à l'idée. Un jour, il construisit, avec des baguettes coincées entre deux cailloux, une sorte de portique minuscule. Claire le regardait faire. Il savourait sa surprise, et c'est dans le plus grand silence qu'il suspendit trois longues herbes au montant horizontal de la potence. "C'est une girouette", annonça-t-il enfin — "Les girouettes, ça tourne" répliqua-t-elle dédaigneuse. Accablé, il se tut. Pendant des heures il resta là, tripotant sa "girouette", soufflant sur les herbes pour montrer qu'elles suivaient le vent ; il implorait du regard un consentement que sa sœur, superbe sur son rocher plat qu'ils appelaient le "canafauteuil", et mâchouillant une fleur de carotte, lui refusait avec obstination. Sa journée fut remplie par ce désespoir sans remède, l'indifférence de l'autre pour une œuvre achevée, qui devait convaincre aussitôt ou ne convaincrait jamais. Il soufflait, changeait les herbes, renforçait les supports. Elle ne dit mot.

CLAIRE, deux jours plus tard, le devança dans l'île. Elle s'était contentée du rituel ordinaire, pendant qu'il "caguait" sur les têtards et cherchait des feuilles de noisetier pour s'essuyer les fesses. A peine arrivé encore cramponné aux racines spongieuses avant le dernier bond qui le jetait dans l'île, il hoqueta, le visage soudain noyé. Sa sœur enfonçait des branchettes fourchues dans le sable, à l'endroit même où se tenait la girouette arrachée en débris en dérive sur les plaques de grès qui couronnaient la digue ; une herbe aussi s'enroulait sur l'eau molle. Une sorte d'hébétude misérable l'avait gagné, il pleurait, assis dans la boue et répétait "Pourquoi qu' tu fais ça ! pourquoi qu' tu fais ça !" — "J' vais en faire une vraie roue qui tourne, dit-elle. Et puis sors de là ! tu t' mets plein de terre." — "Pourquoi qu' tu fais ça !" répéta-t-il en se levant machinalement. Il avait le ventre tordu de chagrin, l'envie de cagner, d'être seul assis dans l'amitié de l'eau, de fuir, et puis des pulsions meurtrières que les larmes et la prostration bloquaient aussitôt : il était lâche et ne se battait jamais. Il griffait l'herbe, jetait de la terre dans le bassin, regardait ahuri et délaissé la lumière bulbeuse du contrefil des espaliers croulants de feuilles hautes.

CLAIRE taillait des palettes dans une branche de frêne : une idée consolante. Elle allait échouer ! Il y avait une légende familiale qui concernait Chantal, l'amie de Claire. Toute petite, Chantal campait au Dorloss avec ses parents, qui n'avaient pas encore acheté de maison. Elle barbotait tout le jour, et trempait dans le courant, avec cette mélancolie qui dérangeait la distinguait, des bouts de bois écrasés. Elle avait fini par expliquer qu'elle voulait "un mouhin". Son père s'était empressé de lui donner satisfaction. Il s'était appliqué, d'ailleurs pour son plaisir, père aux innombrables mains, taillant des palettes en cuillère et figeant la fourche des supports. Or, cette œuvre de séduction dont le père tirait fierté avait mis Chantal en rage. Au milieu des sanglots, des hurlements, le père, abasourdi, avait cru comprendre qu'elle incriminait l'axe du "mouhin". Il avait tenté d'expliquer que l'axe s'identifiait avec la chose même qui était tenue de tourner. Il n'avait obtenu qu'une colère pour meurtre, coupée de psalmodies vociférantes : "j' veux un mouhin sans assk ! j' veux un mouhin sans assk !" Le père avait tout de même mis l'objet à flot, tenté, tout discours mort, la séduction de l'acte. Le moulin battait l'eau. Il roucoulait merveille. Il n'avait pas fait dix tours qu'une folie passa dans les yeux de Chantal. Elle avait saisi une grosse pierre, elle avait broyé le moulin. Emporté, fracassé, dérive informe, il vivait encore sur son visage rougi par les larmes, peu à peu figé sous un masque d'insolence et de retraite qu'elle ne devait plus quitter.

LE PÈRE s'était inquiété. Il pressentait des significations excessives, qui l'impliquaient selon la perte de son propre sens. La mère, exigeant "des calottes et ça lui passera", n'avait pas compris grand-chose à cette "métaphysique". Plus tard, il avait interrogé doucement Chantal sur cette affaire, sans en rien tirer, car elle se butait aussitôt, répétant qu'elle voulait un "mouhin sans assk" et que, méchamment, on le lui avait refusé.

CHANTAL avait pourtant confié un soir, à Claire, qu'elle ne croyait pas au refus. Elle était convaincue qu'il ne savait, ou ne pouvait pas, confectionner de tels "mouhins".

Seulement “j’ veux pas lui dire, c’est papa.” Plus tard encore, nouveau changement : EL réadoptait la théorie de la méchanceté, et traitait de menteuse son amie quand celle-évoquait l’impuissance du père à faire l’économie de l’axe.

— PAPA, il sait tout faire, alors !

BERNARD trouvait dans cette histoire de quoi se consoler. Claire, il en était sûr échouerait à construire une girouette-qui-tourne :

— Tu y arriveras pas ! dit-il méchamment.

— Tu vas voir ça !

— CHANTAL, elle a pas pu faire un moulin, dit-il elliptiquement.

— C’est pas pareil, coupa Claire. Et puis Chantal et moi ça fait deux. Chantal, c’est un gourde !

BERNARD produisit d’après ce verdict une ruminant considérable et obscure. sanglotait pour la forme, mais son attention dérivait vers cette phrase étonnante, qu’il répétait et retournait sans la comprendre entièrement. Il avait souvent joué avec Chantal bien qu’elle fût nettement plus âgée que lui, et il ne lui était jamais venu à l’idée qu’on puisse établir, entre sa sœur Claire et son immobile copine, une différence décisive. Il d’mollement : “C’est pas une gourde, Chantal !” et, le silence de Claire aidant, il se persuada du contraire, ou plutôt de l’évidence probable du contraire, sans pénétrer dans la clarté active du jugement, mais comme si une image licite se trouvait, dans sa mémoire, amoindrie, ou déplacée. Si, par une de ces interventions pour décor dont je ne prononce qu’il l’avertissement, j’évoquais ces formations orageuses qui, parfois, immergeaient l’île dans l’obscurité de ses feuilles, tranchaient les excroissances lumineuses pendues aux arbres comme l’avant-première de leurs fruits, et, reliant d’un seul coup les eaux claires d’en-bas aux Eaux-Terribles d’en-haut, chassaient Bernard et Claire de leur domaine, ce serait pour joindre Chantal, sombrant sous les ombres, et surtout cette invisible différence qui l’écartait de la sœur habituelle, elle jamais exposée à la dissolution de son apparence nominale. Si bien qu’occupé de ces remaniements internes, Bernard put constater sans trop de chagrin que la girouette de Claire tournait au vent. Il pensait à travers des admirations informulables que sa sœur avait presque façonné l’idée de l’impossible, le “moulin sans ask”. Sa dépendance envers elle s’en accrut d’autant. Il savait déjà, barrage ou fausse girouette, qu’elle était la force de ses idées, mais aussi leur témoin sans recours. Or, à son tour il avait à juger. L’orgueil d’une race, une complicité saisissante, détruisaient jusqu’à la possibilité de l’envie Sa sœur. Il vint souffler sur la girouette, à côté d’elle. En sorte que

CLAIRE ET BERNARD assis côte à côte soufflent sur des brindilles.

CLAIRE ET BERNARD furent étonnés d’apprendre que cette année-là, Chantal passera avec eux ses vacances au Dorloss. Sa mère avait constamment affirmé que “la mer convenait

mieux à son tempérament. Elle est lymphatique, cette petite !" Madame T... connaissait comme personne les effets bénéfiques de l'iode, ou de ses dérivés, sur les complexions timides.

CHANTAL revenait de Dartin-sur-Mer évasive et silencieuse. "Tu t'es poilée ?" demanda Bernard, qui n'avait jamais vu la mer. Mais elle se déroba : "Oui, oui, je me suis amusée, je me suis bien amusée", disait-elle sans enthousiasme. Bernard insistait, il voulait savoir. Elle associait la Mer aux eaux terribles du torrent, à l'au-delà du barrage, la Mer originelle démesurée, désert noir où crevaient les soleils comme des ballons jaunes, peuplé jusqu'à ses plus charbonneuses instances d'animaux par leur nom seul grouillants fascinations et lectures des pieuvres, les méduses surtout, viscosités électriques qui, disait-on, "flottaient comme des parapluies", propriété pour Bernard impénétrable à l'égal de cette "vision dans les coins" dont parfois sa mère, "tu sais, je vois dans les coins", le menaçait, si bien qu'il flanquait l'autorité lumineuse d'un revers honteux de méduse, démoniaque, surcroît de puissance mais aussi comme un pacte avec l'enfer, de délaissement et d'âme trafiquante. Il questionnait Chantal sur le site de ce grouillement avec une ferveur que redoublait le souci d'innocenter de son profil de méduse la mère amoureuse. Peine perdue. Une enquête obstinée n'avait rien appris à Bernard. Les journées à Dartin restaient obscures, les bêtes étranges prospéraient maternelles, sinon que le principal camarade de plage de Chantal était un "p'tit gros" nommé Dominique Bérard.

— Y s'appelle comme moi ! avait-il déclaré, mécontent.

— C'est pas Bernard ! bête ! c'est Bérard ! et puis c'est son nom, c'est pas son prénom alors !

— Ça fait rien, avait-il boudé. Il a pas le droit qu'il a un nom pareil comme le mien. Tu lui diras, hein ! tu lui diras qu'il a pas le droit.

"En tout cas elle ira pas, dans l'île." Bernard était formel : il cherchait surtout à prévenir les décisions de sa sœur, lancé dans une obscure entreprise qui le laissait incomplètement convaincu du côté "gourde" de Chantal, mais fixait peu à peu la *différence* que Claire lui avait révélée le jour de la girouette. Il épiait sa sœur, espérant par cet interdit voir s'augmenter sa propre image de tout ce qu'il retirait à Chantal. Claire fit semblant de protester, puis "céda".

DORLOSS. Fin des repas. Les mouches sur les croûtes de fromage. Le grésillement des mouches. Énonciation d'une forêt, l'odeur d'une nuit pour embuscade au soleil, et mal éteint par les résilles un chemin tout au long sollicite sa peine, dans ce pays où tous les parcours sont verticaux et marqués de caillasses, venus des champs invisibles — trois heures de marche en forêt — ces sentiers que soudain, vers le sommet, l'herbe déchire en lumières ou file d'eaux, très loin derrière les derniers pins, là où ils n'allaient jamais, car ils ont peur de taire des traces ascendantes, et se confieront plutôt à ce qui dégouline à fleur d'orties, de noisetiers vers la fraîcheur ruptile du torrent, fraternité quotidienne et, pour elle, contre elle, un rite.

— Et maintenant, disait la mère de Chantal, olympienne et nourricière selon son caractère,

crasseux, qu'est-ce que vous faites, les enfants ?

---

— On va jouer au torrent ! (Chœur de Claire et de Bernard.)

— Et toi, Chantal ?

— J' sais pas.

Et elle regardait les deux autres d'un air timide, suppliant.

— Nous, on s'en va !

Ils filaient sans plus attendre, laissant leur "copine" confuse et malheureuse.

— Tu n' vas pas jouer ? disait la mère, qui voulait faire sa sieste.

— Si, si...

CHANTAL traversait lentement la cuisine, et débouchait, toute seule, dans la sinistre blancheur de la cour à midi. C'est là qu'elle prit le goût des collections ébauchées et futiles, elle s'accroupissait dans la poussière, et, pendant des heures, sous un soleil de sommeil, avec une sorte d'attention absente, elle ramassait un jour de petits cailloux ovales et roses, un autre jour des grains de mica, ou des brindilles d'une longueur déterminée, ou des carapaces de charançons...

CHANTAL attendait le retour des autres. Crépitement de vifs et de cascades, à fond de trésors lagunaires oubliés par l'histoire, revêtus d'immobilité, surface se calcine sa conscience de de quel songe ? Elle ne sortait presque jamais de la cour. Espace blanc de nul accueil, tiré au cordeau. Le tricorne en fermeture des vallées, le contrat des nuits de glace, le torrent jamais je ne saurai ce que pour vous, Chantal, à travers leur absence refusée, consentie, choses pouvaient dire, et jamais vous n'avez roulé dans l'herbe trop mûre, broyant chardon morts, sauterelles ventruées chargées d'œufs et de rostres, jamais je dis, l'on vous amenait à Dorloss pour gratter en solitude la terre... Vous étiez éveillée seulement pour les fleurs le plus loin de la folie constellante, simulacre renversé des prairies suspendues sous la fenaison pour vous jamais commencée, son odeur, vous étiez consacrée aux géraniums de la cour, leurs caisses sales, aux feuilles pelucheuses et grises, vous leur portiez, le long du mur, l'eau jaune du robinet.

LES GÉRANIUMS déployèrent en Chantal la violence que sa soumission voulait contredire ou masquer. Bernard, les années précédentes, s'occupait de ces fleurs, et d'abord avait aimé que Chantal partage son amour pour elles. Aussitôt levés, armés d'un sécateur, ils sortaient "aux géraniums". Le sacrifice d'une branche un peu sèche résultait de considérations sérieuses, où ils engageaient ce consentement qui se retarde en paroles, et qui est le signe sûr de l'amitié. Claire avait bientôt fait connaître son indifférence, même son hostilité, envers ces fleurs crasseuses et pleines de pucerons, quand la montagne dégorgeait tant de fleurs fraîches. Chantal n'avait d'abord rien dit. Mais quand elle vit que sa mère partageait plutôt l'opinion de Claire, elle développa une colère sèche, immobile à faire peur, et déclara qu'elle s'enfuirait de la maison si on touchait aux géraniums. Elle était si pâle et si cassante que sa mère lui dit pour la forme "tu feras ce qu'on te dira", mais sans insister, ni passer aux actes.

BERNARD, pendant toute la scène, avait baissé le nez dans son assiette, visiblement inquiet et honteux. Il ne dit pas un mot pour défendre Chantal, ou les fleurs, et finit, en invoquant des prétextes de plus en plus tarabiscotés, par ne plus aller avec elle “au géraniums”. Elle était seule dès le matin. Forme plus douce, à peine, de la Stupeur assise au midi, quand son regard inexpressif se posait sur la poussière de la cour. C’est vers cette époque de solitude absolue que Chantal commença à écouter aux portes, et à guetter le bavardage crépusculaire des deux autres.

CLAIRE ET BERNARD revenaient du torrent fort agités. Ils remplaçaient souvent la scrupuleuse prière de Chantal — qu’elle disait toute nue au pied de son lit, ne sachant pas d’ascèse plus déterminée que de vaincre sa pudeur maniaque, et justiciable de terreurs identiques pour certaines parties de son corps, en particulier le nombril, qu’elle avait très profond, quand le regard n’était pas celui de l’autre infernal, mais le sien — par de légers chuchotements. La maison, vieille ferme hâtivement rafistolée dans le Style “chalet”, fort à la mode, filtrait mal leurs palabres. Chantal, sans nulle passion visible, et s’y appliquant comme à ses collections interminables, cherchait, derrière les cloisons de bois, à reconstituer ces bribes sacramentelles.

LE TEMPLE, ils en parlaient souvent ; le mot s’entourait de subordonnés nominatifs — “portique”, “gradins”, “autel” — et de vocations conditionnelles — “on irait au temple tout le temps” — : Bernard, le plus souvent, présidait à ces hypothèses d’une voix de fable, qui commençait dans la stridence puis se creusait vers les détails, si bien que Chantal perdait la fin de la phrase. Les réponses basses de Claire, rares et concises, étaient presque inaudibles. Chantal, les yeux serrés, lèvres jointes, grimaçait d’attention pour les surprendre, et s’impatiait des gestes verbaux de Bernard, soucieuse presque uniquement des graves syllabes féminines qu’avant toute réflexion elle savait être *directrices*.

BERNARD, très excité, allongeait un soir sans mesure ses futurs-sous-condition : “Alors on irait au temple... et tu ferais... et on irait en grim pant sur le troisième...” Il commença une phrase : “Je te montrerais...” quand il fut brusquement coupé par le registre le plus tendre de Claire, que ces minuties semblaient d’abord avoir irritée : “Tout, dit-elle, c’est tout ce que j’ te dis.” L’insistance sur “tout” troubla Chantal. En vérité, elle eut peur, et un relâchement anxieux la fit s’éloigner de la cloison.

LA PHRASE la plus accordée aux givres clos du lieu, théâtre à l’envers des fenêtres d’arbres blanchis, de pentes rigoureuses, celle qui, trop parcellaire pour son éclat, vint à briser en la violence recluse de Chantal, et la fit devenir ce qu’elle devait avoir été, cette sentence, ne charriait aucune colère, elle était plutôt comme un point de Droit. Bernard venait de dire “La reine entrerait...” et la fin de la phrase s’était répandue en murmure. Dans un bref silence, ensuite, naquit précieuse une voix pour annoncer merveille, *sûre* merveille remplissant l’attente, par surprise, d’une sonorité comme jamais Chantal n’en avait pu recueillir : “C’est, disait Claire, c’est pour toujours que je serai(s) la reine.” Or, elle avait

appuyé sur le “pour toujours”, et nous ne saurons pas choisir entre le conditionnel, qui l'aurait pliée aux fables désirantes du frère, et le futur d'une existence aux pouvoirs toujours offerte.

LA MÈRE dit en bâillant : “Et toi, tu ne vas pas jouer ?” Chantal parut hésiter une seconde. Et puis, comme d'habitude : “Si, si...” Mais elle ne bougeait pas. “Allons, va jouer mon petit”, insista la mère. “J'y vais, maman.” Les autres, leur vacarme dissous. Portes d'eaux. Envol. Chantal traversa lentement la pénombre moisie de la cuisine, l'odeur de vieux pain, le goutte-à-goutte du robinet sur l'évier, et toutes les lianes clouées aux poutres par le murmure visqueux des mouches figé par salissures. La cour était écrasée sous sa craie. Facilement étincellement soleil jusqu'aux murs capturés. Midi. Elle cligna des yeux. Elle restait sur le seuil, incertaine, poreuse...

LA PRAIRIE, ça venait de la prairie brûlée vive. C'est ce rire lointain, elle s'éveille. L'air derrière la grange, selon le seul pli plus régulier des herbes, on parlait d'un chemin. Chantal se retourna vers l'ombre intérieure. Une tache claire très loin dans l'angle opposé. Faïence. Elle se tenait à la tranchée des sommeils. Basculée vers un lit d'ombre ou vers tout un plombeau sur sa nuque. Ce rire, plus loin. Titubante, elle fit quelques pas dans la poussière, s'arrêta. Ce rire, à peine en dessous de la stridence oubliée des sauterelles. Alors, c'est comme si elle se repliait pour bondir. En quelques enjambées, elle contourne la grange et disparaît.

CHANTAL cavale ces plis durs d'un soleil, ses jambes nues aux barbes des fleurs, aux lances, aux chardons, sa venue pulvérise en plein soleil un entour de corolles, ailes bleues, ressauts et fuites, elle ne voit rien, elle avance pour méconnaître sa cour miraculeuse de criquets et de piérides, sa première visite pour ombelles, pour prairies, c'est marche d'aveugle quand la rumeur du torrent délivre les plantes d'une royauté verticale, fraîcheur croissante. Chantal porte un regard occulte, ensablé.

CHANTAL arrivait aux lignées de broussailles où se trouait le chemin. Il basculait d'un seul coup sous sa charge de bruits, changeant partout les pierres en mousses ou en boues. Elle hésita. Puis, renonçant au chemin, elle se mit à longer la haie, juste au-dessus de la vieille scierie. Vague piste pleine d'orties qu'utilisaient autrefois les pêcheurs de truites, et qui bordait les hauts du torrent entre des frênes cramponnés aux roches et des retombées de lierre et de ronces, déballage de vermissure jusqu'au fond de la vallée. Chantal avançait sans se soucier de la brûlure des orties. Elle écartait les basses branches d'un geste mécanique, comme elle les lâchait aussitôt passée, il y avait derrière elle des sifflements en sillage. Juste en amont du vieux barrage, le chemin se perdait sur une grève de gros galets, au ras de l'eau qui filait en silence, sans remous ni fioritures, s'exhaussait transparente sur la poutre du barrage, et plongeait vers les Eaux Terribles, en contrebas. Les pendeloques rompues, Chantal s'arrêta sur les galets. C'était, après ce rideau glauque, comme une *entrée en scène*. L'eau



- [\*The Reaction \(Animorphs, Book 12\) online\*](#)
- [\*\*click The Path of the Just \(Mesilas Yescharim\) \(English Translation\)\*\*](#)
- [\*\*read online La Bella Mafia \(The Cartel, Book 5\) pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi\*\*](#)
- [read online Native American History: A Chronology of the Vast Achievements of a Culture and Their Links to World Events](#)
  
- <http://transtrade.cz/?ebooks/Modernism-and-Nihilism.pdf>
- <http://dadhoc.com/lib/The-Path-of-the-Just--Mesilas-Yescharim---English-Translation-.pdf>
- <http://berttrotman.com/library/Good-White-People--The-Problem-with-Middle-Class-White-Anti-Racism--SUNY-Series--Philosophy-and-Race-.pdf>
- <http://test.markblaustein.com/library/Native-American-History--A-Chronology-of-the-Vast-Achievements-of-a-Culture-and-Their-Links-to-World-Events.pdf>